

LE CRYPTO-ART ÉPATE LA GALERIE

La revanche numérique que vient de prendre la mannequin Emily Ratajowski est emblématique de notre époque.

En 2014, cette habituée des réseaux sociaux découvre qu'une photo d'elle, publiée sur son compte Instagram personnel, est exposée dans une prestigieuse galerie new-yorkaise par le plasticien Richard Prince. Le tirage grand format est acheté 80 000 dollars. Flattée mais irritée, la jeune femme se sent alors dépossédée de son image. Mi-mai, elle a mis aux enchères chez Christie's un cliché de sa personne posant devant le portrait volé intitulé *Me racheter moi-même: un modèle de redistribution (Buying Myself Back: A Model for Redistribution)*, qui a été adjugé en six minutes à un mystérieux acheteur new-yorkais pour la somme de 140 000 dollars. Spectaculaire mise en abyme. Mais l'acquéreur n'aura rien à exposer dans son salon : il possède seulement un lien numérique renvoyant vers ce geste de réappropriation. C'est un jeton virtuel, plus couramment appelé NFT, pour *non-fungible token*. Derrière ce terme se cache un nouveau système d'achat qui permet d'acquérir en cryptomonnaie un objet numérique dont on devient officiellement propriétaire et que l'on pourra revendre sans jamais recevoir de preuve physique. Ce contrat numérique est consigné dans la version contemporaine et décentralisée d'un registre de transactions : la blockchain 1. Et depuis quelques mois, c'est le nouvel eldorado des investisseurs et du secteur culturel. Les sphères les plus élitistes de l'art contemporain comme le vaste monde du divertissement de masse se précipitent sur ces NFT qui

Par Charlotte Fauve, Olivier Tesquet
et Jean-Baptiste Roch

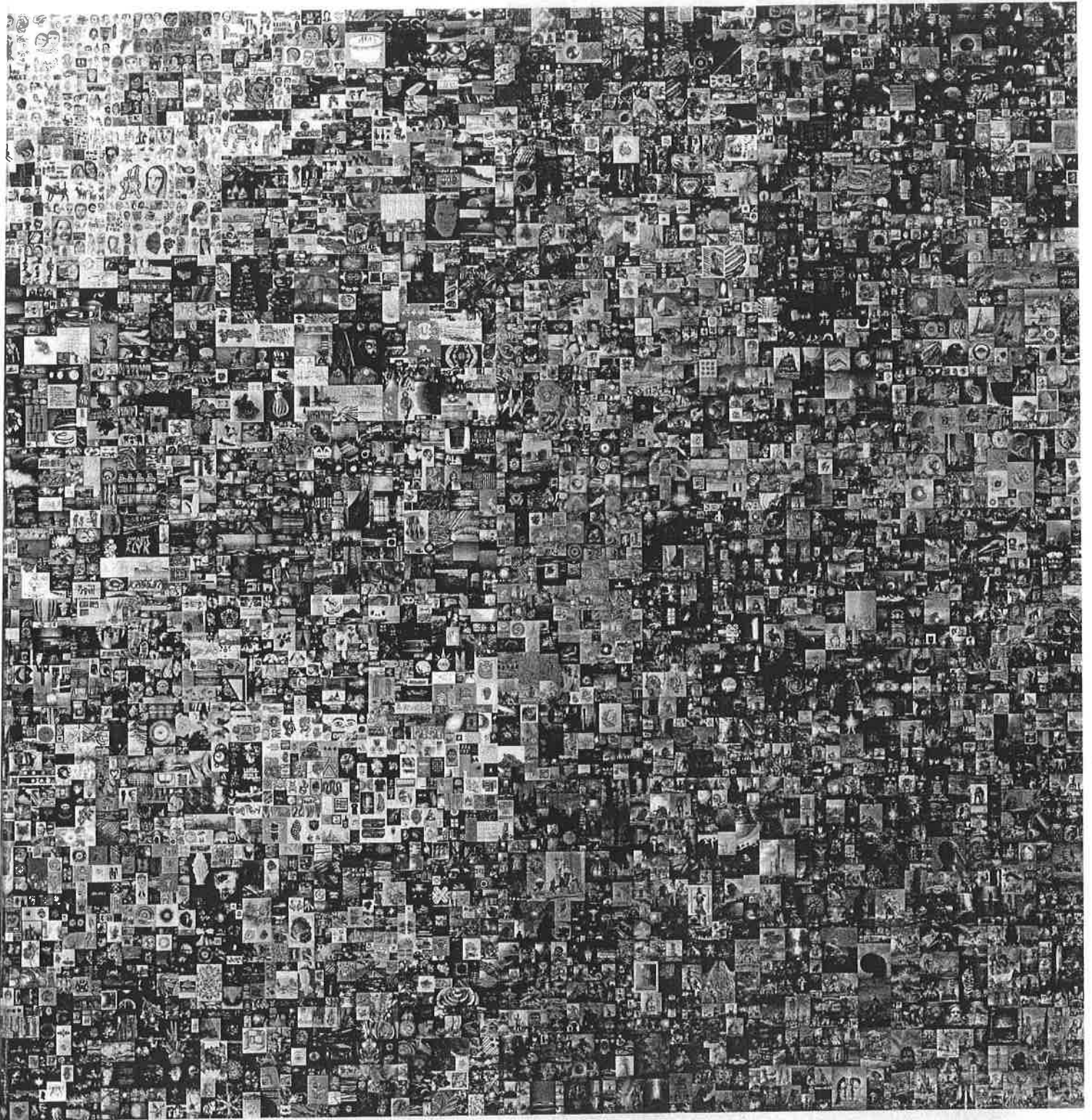
*Une photo, un fichier
de musique,
une vidéo ou un petit
personnage en pixels...
Les œuvres numériques
prennent une toute
autre valeur quand
elles sont assorties
d'un certificat
d'authenticité. Mais
l'invention du jeton
NFT constitue-t-elle
vraiment une aubaine
pour les artistes ?*

transforment n'importe quel bout de code informatique en certificat d'authenticité théoriquement infalsifiable. Dans cette foire (d'empoigne) déconnectée de l'économie réelle, l'artiste Beeple peut vendre une œuvre pour un montant record de 69,3 millions de dollars, le cofondateur de Twitter céder son premier gazouillis pour 2,9 millions, quand la start-up Sorare propose, elle, des vignettes Panini d'un nouveau genre et lève 40 millions d'euros (notamment auprès du footballeur Antoine Griezmann), et que la Fondation Cartier met aux enchères la première seconde filmée pour le cinéma dans l'espace. Le marché, florissant, est aujourd'hui évalué à plus d'un milliard de dollars.

« Nous vivons dans une ère de financiarisation, où la valeur ne réside plus dans la production de marchandises mais dans la création d'instruments comme les hypothèques, les polices d'assurance ou les prêts étudiants. Les NFT tombent dans cette catégorie », analyse Arne De Boever, professeur d'études critiques au

California Institute of the Arts. Ce qui n'empêche pas certaines industries culturelles de se montrer plutôt optimistes. Le secteur musical, attaché à la distribution au meilleur coût, voudrait voir dans les NFT une planche de salut et l'assurance d'une nouvelle rente. Récemment, la chanteuse canadienne Grimes – à la fortune déjà bien établie – a vendu une série de vidéos musicales pour plus de 6 millions d'euros. Dans son sillage, on ne compte plus les musiciens de renom qui recourent aux NFT : M.I.A, The Weeknd, Eminem, Aphex Twin, Gorillaz, Dave Grohl et Mick Jagger... Certains mettent à prix l'œuvre de plusieurs années, un simple morceau sorti des tiroirs ou tout un album, parfois à des fins

Everydays: the First 5000 Days, collage d'animations et de dessins réalisé par l'artiste numérique Beeple. L'œuvre s'est vendue 69,3 millions de dollars, le 11 mars, chez Christie's.



caritatives. D'autres lancent les enchères sur des produits dérivés numériques – un extrait de clip, des visuels inédits –, sur des places de concert au premier rang ou des MP3 exclusifs. Sous ce format, ces musiciens commercialisent au prix fort des créations uniques ou rares. Ils espèrent ainsi créer une relation plus intime et directe avec leurs fans, mais aussi s'arroger enfin l'entier bénéfice de leurs ventes, sans aucun intermédiaire, en y ajoutant si possible une commission quand l'heureux propriétaire revendra son achat virtuel.

«Les artistes n'ont pas eu de revenus avec l'arrêt des tournées au cours des douze derniers mois, alors avoir un tel coup de pouce, [...] c'est incroyable», s'enthousiasmait récemment

l'avocat de plusieurs musiciens américains. À l'en croire, le miracle des NFT pourrait même profiter aux musiciens plus modestes, qui représentent plus des trois quarts du secteur. Ils avaient déjà vu leurs revenus s'effondrer avec le streaming et la chute des ventes de disques. Le Covid est venu balyayer les programmations de concerts qui représentaient leur unique moyen de subsistance. Une nouvelle rente, les NFT ? Pas sûr. «Ils incarnent les dérives de l'économie néolibérale», fustige Guillaume Heuguet, chercheur spécialisé dans les médias numériques 2. «Les NFT dessinent un futur de la musique gouverné par les pires valeurs du capitalisme : concurrence féroce entre investisseurs et création d'une élite artis- »

» tique – grosso modo, les stars de la pop, dont l'œuvre serait réservée à quelques riches amateurs. » À l'heure où le secteur cherche un modèle plus équitable, où certains rêvent d'un service public du streaming, l'exemple de l'art contemporain pourrait en faire réfléchir plus d'un.

Sur ce marché, les œuvres « tokenisées » s'échangent déjà à tout va. Au départ, il s'agissait d'assurer l'indépendance de l'artiste numérique, un mal loti de l'art contemporain. Le NFT devait lui permettre de « signer » ses œuvres à l'instar d'une peinture physique, puis de les diffuser via une plateforme, lui procurant ainsi un moyen de vivre de son art. À chaque vente, banco ! un pourcentage lui serait reversé, et donc des royalties à gogo en cas de spéculation. « Sur la plateforme Rarible, par exemple, tout le monde peut créer une œuvre d'art NFT, à condition de payer les coûts de minage, c'est-à-dire d'inscription dans la blockchain, dont le cours est incer-

En posant devant une photo d'elle qui lui avait été volée sur les réseaux sociaux, le mannequin Emily Ratajkowski s'est réapproprié son image et l'a même revendue.



« Faire de l'argent.
En ce sens, l'art finit ici,
et seule compte
la valeur. »

Arne De Boever, enseignant
au Californian Institute of the Arts

tain : 10 dollars un jour, une somme dingue le lendemain », note l'artiste Albertine Meunier, conseillère en art numérique à l'Avant Galerie Vossen, la première en France à accepter les cryptomonnaies. Mais à la suite du jackpot remporté en mars par l'artiste américain Mike Winkelmann, alias Beeple, qui tutoie désormais Jeff Koons et David Hockney parmi les artistes les plus chers, la machine est en train de s'emballer.

Les NFT deviennent les nouvelles stars des salles des ventes. Les collectionneurs-spéculateurs scrutent en particulier les premières créations à avoir été inscrites dans le grand registre de la blockchain, marquant la préhistoire de ce que l'on nomme désormais le crypto-art. Et la préhistoire, c'était il y a seulement quatre ans. Un exemple ? Les CryptoPunks, connus hier d'une poignée de geeks, sont devenus iconiques en quelques mois. C'est le collectif Larva Labs qui a généré, en 2017, cette série de 10 000 portraits se résumant à quelques pixels par tête, icônes hérissées d'une crête ou clope au bec. Au printemps 2021, le punk le plus abordable vaut 85 000 dollars, et ces effigies s'affichent en grand sur les abribus de New York à l'occasion de la vente chez Christie's. Dans la foulée, les Meebits, nouvelles créations numériques de Larva Labs, proposées en 20 000 exemplaires, se sont arrachés en quelques heures : 80 millions de dollars pour des petits cochons, squelettes, robots ou éléphants en 3D que l'on peut par ailleurs utiliser comme avatars dans les jeux en ligne. Les possesseurs de CryptoPunks, pionniers du genre, pouvaient obtenir un Meebit gratuitement et accéder ainsi au privilège d'appartenir au club très fermé des heureux détenteurs de ces tokens si convoités : « Cela devient un marqueur social, à l'image du portrait peint du XIX^e siècle », s'étonne Albertine Meunier.

De ce côté-ci de l'Atlantique, la première vente « totalement NFT », organisée par la maison française Millon, s'est jouée, elle, sans CryptoPunks. « Malheureusement, regrette Axel Reynes, expert à l'étude Million, mais ce n'était de toute façon pas notre positionnement. Nous avons misé non pas sur des "collectibles", ces séries générées par un algorithme qui sont emblématiques des débuts du crypto-art, mais sur des artistes qui se sont appropriés les outils digitaux, qui ont développé un vrai univers. Cette première européenne marquera de toute façon l'histoire de l'art digital : en termes d'investissement, c'est très intéressant ! » Le collectif Larva Labs ne le démentira pas.

« Au début du XX^e siècle, la Fontaine de Duchamp nous a poussés à nous demander ce qu'était l'art ; aujourd'hui, les NFT posent une autre question : pourquoi produisons-nous de l'art, quel est son but ? » s'interroge Arne De Boever, du California Institute of the Arts. Pour lui, la réponse est désormais limpide. « Faire de l'argent. En ce sens, l'art finit ici, et seule compte la valeur. On a déjà pu prononcer cette phrase définitive par le passé, mais les NFT marquent l'avènement d'un régime esthétique réduit à ses contingences économiques. » Dans ce chambardement, l'œuvre est rendue à une fonction accessoire. En cendres si nécessaire. Ainsi, après avoir fait l'acquisition d'une sérigraphie de la star du street art Banksy, la start-up Injective Protocol a procédé à sa destruction en mars 2021. La combustion, filmée, horodatée, valorisée, a ensuite été vendue sous la forme d'un NFT, quatre fois plus cher que l'original ●

1 La blockchain, technologie décentralisée, charpente également le marché des cryptomonnaies.

2 Auteur de YouTube et les métamorphoses de la musique, INA, 2021.